

«Don Giovanni est un cri de vie absolue»

Jérémy Rhorer présente l'opéra de Mozart avec son Cercle de l'harmonie, sur instruments d'époque.



Répétition de
Don Giovanni.
PHOTO PASCAL
VICTOR.
ARTCOMPRESS

Jérémy Rhorer est un habitué. Du Festival d'Aix, où il a notamment dirigé il y a deux ans un *Enlèvement au sérail* de belle mémoire. De Mozart, dont il goûte l'humanisme. Et de *Don Giovanni*, qu'il a donné au Théâtre des Champs-Élysées il y a quelques mois. Il remet le couvert cet été avec son Cercle de l'harmonie, sur instruments d'époque, pour une nouvelle production mise en scène par Jean-François Sivadier au Théâtre de l'Archevêché.

Les nouvelles productions induisent-elle une nouvelle interprétation ?

Nécessairement, puisque la direction musicale dépend de la distribution vocale et de son potentiel au sens large : dramatique, dans les couleurs, l'espace, les silences. En amont, nous travaillons énormément sur les silences avec le metteur en scène et les interprètes. Et puis on doit toujours explorer le fond de l'œuvre pour être plus à l'aise et plus sincère. Il y a une grande pureté dans le traitement vocal chez Mozart. Qui est extrêmement direct et simple.

Rendre la complexité des sentiments par des moyens simples décrit parfaitement le premier accord de cet opéra, tendu mais qui n'est en fait pas du tout altéré...

Oui, mais la conscience rythmique est extrêmement forte. Ce qui rend ces accords aussi puissants, c'est leur scansion, en syncope lente, qui donne une impression de répétition avec une densité maximale. On entend des pas très lourds. Cela montre aussi que Mozart avait réfléchi à l'aspect dramaturgique de cette ouverture, qui structure le reste de l'œuvre. Dès le premier accord, on n'est pas dans un opéra léger et nous avons déjà une idée du finale. Il n'a pas fait ça pour d'autres opéras.

Pourtant il est *dramma giocoso*...

Bien sûr, il est *giocoso*. Et c'est aussi dans l'ouverture qu'on peut voir ce contraste de drame joyeux. Après le drame on passe au *molto allegro*, on oublie tout, comme si on n'avait pas entendu. Nous communiquons beaucoup, avec les musiciens, sur les intentions théâtrales. Mozart est un dramaturge limpide. Les harmonies faibles font avancer le fil théâtral, et les harmonies riches sont celles de la profondeur, de l'intériorité.

Vous évoquiez il y a deux ans l'humanisme de Mozart pour l'*Enlèvement au sérail*. Où est l'humanisme dans *Don Giovanni* ?

Par son caractère provocant, le personnage de Don Giovanni révèle l'humanité de ses victimes. C'est un miroir. Elvira est souvent considérée comme une hystérique, mais à tort. Musicalement, elle représente l'idée idéale que Mozart se faisait de l'amour. Dans son premier air, il y a une référence spécifique française avec des rythmes pointés qui est une manière symbolique de signifier la noblesse et l'élévation du personnage. De même dans le quatuor : c'est elle qui place Don Giovanni face à la vérité.

Et Donna Anna ?

C'est l'incandescence outragée mais aussi révélée. C'est le conflit intérieur, pas seulement sexuel, entre ce qu'elle accepte de révéler et ce qu'elle cache. Donna Anna est une force de vie.

Et Zerlina ?

C'est l'intermédiaire entre Suzanne [dans les *Noces de Figaro*, *ndlr*] et Despina [dans *Così fan tutte*] : un personnage qui a une densité dans la douceur.

Quelle scène est la plus représentative de *Don Giovanni* ?

Celle du Commandeur ! Tout l'opéra est un défi. Aux dieux, à la mort. C'est un cri de vie absolue. Et la scène finale marque la limite. Avec un côté implacable. C'est la force du destin qu'on retrouve dans le premier accord. L'opéra commence par la fin. La scène est absolument géniale. Elle est tellement dramatique, c'est une catharsis.

Comment les chanteurs appréhendent-ils cette scène ?

Ils ont une idée de ce qu'ils voudraient en faire, mais ils sont liés à des contingences vocales. Ils attendent qu'on les nourrisse, ils sont en demande d'une image globale car ils ne représentent qu'une partie du dispositif mis en place par le compositeur. Ils sont donc très demandeurs d'informations sur le contexte, les personnages. Ce qui correspond parfaitement avec le renouvellement des mises en scène auquel on assiste. Les chanteurs sont bien plus impliqués dramatiquement, volontaires. La règle pour ouvrir les chanteurs, c'est de les impliquer immédiatement et de leur montrer qu'il y aura plus de liberté et de confort après leur travail personnel d'introspection plutôt qu'en se cantonnant à la technique vocale.

Diriger Mozart à Aix, c'est un privilège ou une pression ?

Un privilège et une joie. Ce festival est la

meilleure incarnation de l'opéra. J'avais rencontré Gabriel Dussurget dont j'admire le travail et l'indépendance. Je pense aussi à la confiance de Bernard Foccroulle. Je n'ai pas de pression. J'ai développé cela au fil des années et de ma connaissance de l'œuvre de Mozart. Et puis Aix est idéal. C'est le lieu qui selon moi invite le mieux à la communion avec l'art lyrique. Les productions nocturnes en

plein air magnifient les suspensions mozartiennes.

Recueilli par G.Ti.

DON GIOVANNI
de MOZART, dir. mus. Jérémy Rhorer,
ms Jean-François Sivadier. Au Théâtre
de l'Archevêché les 6, 8, 10, 13, 15, 17, 19
et 21 juillet à 21 h 30.



Saison 17 | 18

opera-dijon.fr | 03 80 48 82 82